

## Avant-propos

« Le Nouveau Théâtre britannique, actuellement florissant, peut-il continuer à rester créateur ? [...] Il faut attendre et voir » demandait Aleks Sierz en 2002 dans le n°18 de *Coup de théâtre* consacré à *In-Yer-Face : Sarah Kane et la nouvelle dramaturgie britannique* (CDT 18 : 41). Treize ans plus tard, il nous est apparu comme une évidence de consacrer un numéro à cette question : Alex Sierz, ainsi que des chercheurs internationaux sont venus faire le point, apportant leur éclairage – toujours ouvert à discussion – sur l'héritage revendiqué ou contesté laissé par l'esthétique *In-Yer-Face* à la foisonnante production théâtrale du XXI<sup>e</sup> siècle.

Notre revue accueille non seulement le point de vue des chercheurs et critiques mais aussi celui des artistes eux-mêmes, des auteurs dramatiques et des metteurs en scène, des comédiens et des traducteurs. Mark Ravenhill, dramaturge emblématique du théâtre « Coup de poing » dans les années 90, nous fait l'honneur de participer à ce numéro aujourd'hui.

L'écriture dramatique se joue à l'épreuve du plateau de théâtre et je voudrais évoquer mes impressions de spectatrice sur la pièce d'un jeune auteur britannique que j'ai vue hier soir : *Brûler des voitures*<sup>1</sup> (*Burning Cars*) écrite en 2007 par Matt Hartley. J'ai vu des acteurs prendre un texte à bras le corps, se cogner les uns aux autres verbalement et physiquement. L'annonce affichée sur le tract « sooo British Theatre » m'avait intriguée. Allais-je assister à du théâtre du réalisme social ? Du théâtre *verbatim* ? Une pièce *In-Yer-Face* ? *Brûler des voitures* est une fable sociale qui flirte avec le naturalisme sans pour autant être documentaire ou encore dystopique : côté pile, de jeunes bourgeois piégés dans l'engrenage tragique de leur inhumaine bêtise, côté face, d'autres jeunes, cumulards de l'échec social (pauvres, noirs et jamais au bon endroit). Ces personnages sont tous des victimes (ir)responsables qui hurlent d'une même voix, tel un cœur tragique, l'effroi d'une génération désorientée : motifs de l'enfance menacée, violence aveugle, prise de drogue, la parenté *In-*

*Yer-Face* s'arrête là, mais la pièce illustrerait la définition proposée par Aleks Sierz dans le présent numéro : « emotional flatshare dramas about middle-class twentysomethings » (p. 25).

Le choc de la pièce est néanmoins là, immédiat, métaphorisé dans l'efficace dispositif scénique frontal, les spectateurs face à face de part et d'autre d'un plateau servant de rampe de lancement aux assauts des acteurs. Pas de nudité, quelques corps à corps violents, mais la vraie violence est dans la profération du texte : la scène de l'enfant écrasé par une voiture est restituée dans un récit décalé qui prend de la hauteur épique, hérisse le poil et vient écorcher l'oreille. La pièce concentre sa force dans une langue menaçante, paradoxalement sourde et bruyante. Parole âpre, taillée au canif (phrases courtes, interruptions, répliques proférées en hurlant, suivies d'immanquables répétitions), l'hystérie s'anoblit en tragédie antique, décolle du réel pour nous plaquer au concret, au cru, au vif, à vif (théâtre de confrontation, expérimentiel ?). Loin de nous sidérer, le puissant jeu dramatique, sonore et organique, nous invite à participer à l'instant présent qui se joue devant nous (théâtre de complicité ?). Il ne s'agit pas ici d'étiqueter la pièce de Matt Hartley, bien que le tract du spectacle y voie l'idiosyncrasie du théâtre britannique, mais de quel théâtre britannique ?

Un certain théâtre français aujourd'hui ne se reconnaîtrait-il pas dans l'esthétique *In-Yer-Face* ? Je pense à Vincent Macaigne et ses mises en scène exacerbées avec hémoglobine à foison, une part égale d'abjection, de vocifération et d'énergie vitale dans son adaptation d'*Hamlet* : *Au moins j'aurai laissé un beau cadavre* (9/7/11, Cloître des Carmes, Avignon).

Matt Hartley n'est que l'une parmi les nombreuses voix britanniques d'un théâtre puissant, résistant et jeune (l'auteur a trente ans à l'époque ; les personnages, les comédiens et une bonne partie du public hier soir, ont moins de trente ans). Un théâtre poignant – entendre « qui a de la poigne » – et nous harangue d'une voix tenace, ancrée dans la vocation initiale du drame, le verbe où s'incarne l'action. Ce théâtre-là continue de questionner sur le plateau le désarroi de l'homme occidental, cet « occident » dont le nom même (du latin *ob* et *cadere*, signifiant « tomber à terre »,

« succomber », « périr ») serait marqué du sceau tragique de la ruine ? Quoi qu'il en soit, les spectateurs ne semblent pas abattus mais galvanisés à l'issue du spectacle *Brûler des voitures*.

Je souhaite remercier Samuel Cuisinier-Delorme pour cette belle proposition qui est à l'origine du numéro 29 *Le théâtre In-Yer-Face aujourd'hui : bilans et perspectives* ainsi que notre présidente et co-éditrice Susan Blattès et les chercheurs internationaux qui ont participé à l'ouvrage. Je salue aussi le dynamisme et le travail indéfectible du bureau de RADAC, Anna Demoux pour l'immense travail de PAO et Agathe Torti-Alcayaga.

Enfin, pour le dire avec Mark Ravenhill dans ce numéro, « So yeah I do feel pretty optimistic about theatre actually » (p. 44).

Christine Kiehl

Vice-présidente de RADAC

---

<sup>1</sup> *Brûler des voitures*, m/s de Valérie Marinese, Théâtre de l'Élysée, Lyon (1-12 avril 2015).